

Novembre 1932 : Roger Vailland envoyé spécial de *Paris-Soir* au Portugal

Fin 1932, pour *Paris-Soir*, Roger Vailland réalise des reportages au Portugal où le futur dictateur Antonio de Oliveira Salazar a été nommé chef du gouvernement fin juin. L'année suivante, il fondera l'Estado novo. Mais en novembre, il a déjà instauré le parti unique, proclamé le principe *Deus, Pátria e Família*. Si, fidèle à son approche journalistique, Vailland s'en tient principalement aux « choses vues » (souvent plutôt des silhouettes féminines que d'autres), il n'en néglige pas pour autant de mettre en lumière la nature du régime.

Fin 2018, Daniel Schneidermann, qui vient de faire paraître *Berlin, 1933 au Seuil*, relève que Roger Vailland, envoyé spécial de *Paris-Soir* à Francfort, alors que les nazis viennent de décréter le boycott des commerces israélites, reproche – aimablement – à Roger Vailland d'avoir « *perdu de vue la dimension inouïe d'un boycott des commerces juifs systématique* ». Si la généralité qu'il énonce est juste (« Il faut faire du reportage, les choses vues sont indispensables, certes, mais la vue d'ensemble aussi. » – entretien avec Amaury de Rochemonde pour *Stratégies*, 25 octobre 2018), son estimation de l'attitude de Vailland est sujette à forte caution. L'ennui, c'est qu'à partir de là, divers commentateurs n'ont pas pris la peine de chercher plus loin, et amplifié un propos contestable. Serge Quadrupani se croit autorisé à penser que Vailland cède « *à l'envie de faire le malin* », Jacques Brélivet reprend et amplifie le présupposé de Schneidermann selon lequel Vailland (devenu prématurément « *romancier* ») aurait été « *peu expert sur la question germanique* », &c.

C'est là se fourvoyer, ne pas saisir quelles peuvent être les consignes données à Vailland, quel rôle lui est assigné, et faire abstraction du contexte global de la parution de ses articles dans les pages de *Paris-Soir*. C'est pourquoi il est bon de se reporter aux textes de ces reportages. En 1932, Vailland en réalise en Roumanie, Espagne et au Portugal. Pour ce dernier pays, en voici quelques exemples.

JEF TOMBEUR

« PARIS-SOIR » AU PORTUGAL

À Lisbonne, chacune des sept collines évoque le souvenir d'une révolution récente...

La dernière ville d'Europe où quelques milliers d'hommes se passionnent pour la politique pure

(De notre envoyé spécial)

Lisbonne, 13 novembre

Comme je descendais de l'autocar un homme s'approcha de moi, me tendit la main et me demanda en français :

— Avez-vous fait bon voyage ?

C'était un homme court et un peu gros, à la mine inquiète. Par moments sa main gauche tremblait. Il se présenta :

— Manuel Paul Ventura, avocat portugais.

Puis :

— Je viens d'apprendre que vous êtes des journalistes français et que vous allez de l'autre côté. Moi, je ne puis plus aller de l'autre côté : je suis exilé politique.

Ceci se passait comme je venais de traverser l'Andalousie – oliviers, figuiers et la terre lorsqu'elle est ouverte par la charrue, couleur d'une orange trop mure – et que j'arrivais à Azunamento [Note : *coquille ou ancien nom d'une localité ? Il subsiste encore un bac depuis Ayamonte pour passer au Portugal*] dernière ville d'Espagne blanche et hérissée de minarets comme une cité maure.

« L'autre côté » c'était le Portugal, par delà une rivière qui s'élargit brusquement au moment de se jeter dans l'Atlantique.

Manuel Paula Ventura [Note : *lequel, ainsi que João*

Felician Galvão et José da Mónica, sont évoqués dans le livre d'Idalécio Soares, Vítimas da Ditadura no Algarve, très casos — l'avocat Ventura mourut en exil, en Espagne] m'accompagna jusqu'à l'embarcadère.

— Nous sommes 1200 proscrits, disait-il, rien qu'en Espagne, en Belgique, en Angleterre. Il y a tous les déportés dans les îles de l'Atlantique, en Anjola [*sic, Angola, colonie portugaise jusqu'en 1975*] et jusqu'à Macao [*id. ; jusqu'en 1999*]. Mais nous attendons. Nous sommes patients : notre heure viendra.

Et comme la vedette à moteur s'éloignait, je le vis longtemps, debout, sur le ponton, le regard fixé sur cet homme heureux que j'étais, qui allait vers son pays, librement.

Librement.

Collines des révolutions

Le lendemain, je visitais Lisbonne en compagnie d'amis portugais. Nous montions successivement sur chacune des sept collines de l'orgueilleuse capitale, théâtralement déployée sur les bords du Tage.

Du sommet du Parc des Expositions on tient sous le regard toute l'enfilade de l'avenue de la Liberté qui est comme les Champs-Élysées de Lisbonne.

— Ce fut ici, me dit-on, que se fit la dernière révolution.

Du jardin de San Pedro de Alcanatara on sur-

plombe le Rocio (c'est comme la place de l'Opéra) et l'Aurélia qui va tout droit à la place des Ministères [Note : *rue Aurélia et praça do Comércio, bordée de ministères*].

— Ce fut ici, me dit-on, que se firent les révolutions de 1926 et de 1929.

De quartier en quartier nous allions ainsi de révolution en révolution. On avait le choix : depuis 1910, il y a en moyenne une révolution par an au Portugal. On peut même remonter plus loin : l'historien latin Suétone raconte que les Portugais de son temps aimaient se battre entre eux.

Cafés politiques

Sur la vaste place du Rocio, les cafés étaient jadis le rendez-vous des politiciens. Il se sont toujours mais on n'y parle plus politique parce que trop d'hommes furent soudain déportés à la suite d'une conversation à voix trop haute.

Les salles obscures et enfumées sont pourtant encore emplies d'innombrables bavards. Pas une femme : les femmes restent chez elles, dans toute la péninsule ibérique.

Quelqu'un entre : il salue de la main et cligne de l'œil.

— C'est un ami, m'explique-t-on. Le clignement d'œil veut dire : « Nous sommes d'accord contre la dictature. ».

C'est la ville des allusions. Un ex-leader socialiste, ex-fameux orateur, qu'on me présente, s'écrie :

— Ne manquez pas de visiter notre cathédrale : c'est le grand monument national. Mettez deux centimes dedans et elle parlera toute seule.

Tout le monde de rire. La cathédrale, c'est le dictateur, le docteur Oliverra [*sic, Oliveira*] Salazar.

Comment se fait une révolution

Ainsi à la frontière, sur les sept collines de Lisbonne, dans les cafés du Rocio, partout, depuis mon entrée au Portugal, c'étaient les événements politiques qui m'étaient d'abord évoqués.

Je dis bien « politiques ».

Le propre des révolutions portugaises est qu'elles sont purement « politiques » : c'est un style qui tend à disparaître dans le monde. Elles se disputent entre deux partis de l'armée qui soutiennent quelques politiciens.

Un matin, les passants voient des canons et des mitrailleuses sur une ou deux collines. Ils regardent et continuent à vaguer à leurs affaires.

Puis des bateaux de guerre font leur apparition sur le Tage. Quelques obus s'échangent.

Le parti le plus faible s'enfuit et le gouvernement est changé ou demeure.

Depuis 1926, malgré toutes les tentatives révolu-

tionnaires, c'est le même homme qui reste au pouvoir : le D^r Oliveira Salazar, ministre des Finances et bon administrateur, semble-t-il.

Il a banni ou déporté tous ses ennemis politiques, renvoyé le parlement, interdit toutes les réunions publiques d'opposition et il exerce une sévère censure sur la presse et le théâtre.

Mais n'oublions pas l'éternelle histoire au Portugal, depuis la chute de la royauté : l'armée établit une dictature pour sauver la République ; puis peu à peu les éléments d'extrême-droite se rattachent à la dictature, s'y infiltrent et prennent une place prépondérante. Alors l'armée fait une nouvelle révolution, le dictateur change et le jeu recommence.

Il semble d'ailleurs que le D^r Salazar ait compris le danger et soit prêt à faire des concessions. On attendait une amnistie pour le 11 novembre : elle n'a pas été proclamée mais on sait que le Conseil des ministres prépare un décret rapatriant un certain nombre de déportés et d'exilés.

Cependant l'opposition déçue s'agite secrètement et plus que jamais on parle tout bas de révolution : il n'y en a pas encore eu cette année.

Tout ceci d'ailleurs ne regarde que quelques milliers d'hommes, officiers, avocats, médecins, journalistes. C'est un tout autre peuple que j'ai vu boire et aimer, travailler et souffrir dans le vieux quartier d'Alfama, à Mouraria et dans les *adegas* [Note : *caves, par extension, débits de boisson*] de Poço do Bispo.

Celui-là a d'autres préoccupations que les luttes des partis.

(À suivre)

Roger VAILLAND

Cet article du 15 novembre 1932 est placé en page 3 (soit en « belle page ») mais au fer à gauche et en pied. Il n'a pas bénéficié d'un pavé d'accroche en une. Il couvre deux colonnes (sur sept) inégales, comblée pour la seconde par des brèves (obsèques de Madame Daladier ; arrivée à Paris de Mgr Maglione ; découverte d'un complot par la police brésilienne). Le quotidien compte alors six pages de la rédaction (dont une largement consacrée à des feuilletons), une d'annonces, une d'agenda (spectacles et programmes, mots croisés...), et la huitième et dernière est consacrée à l'actualité photographique (13 photos assorties de légendes développées pour ces éditions du jour, dont trois sportives ; « ces », car le quotidien en compte plusieurs au cours de la journée). Ce reportage n'est pas lié à une actualité chaude particulière, et Vailland a les coudées franches. S'il fait quelque peu dans la couleur locale, il convient de se rappeler qu'en 1932, fort peu de lecteurs aux revenus modestes pouvaient se rendre à l'étranger.

"PARIS-SOIR" AU PORTUGAL

A Lisbonne, chacune des sept collines évoque le souvenir d'une révolution récente...

La dernière ville d'Europe où quelques milliers d'hommes se passionnent pour la politique pure

(De notre envoyé spécial)

Lisbonne, 13 Novembre.

Comme je descendais de l'autocar un homme s'approcha de moi, me tendit la main et me demanda en français :

— Avez-vous fait bon voyage ?

C'était un homme court et un peu gros, à la mine inquiète. Par moments sa main gauche tremblait. Il se présenta :

— Manuel Paul Ventura, avocat portugais.

Paris :

— Je viens d'apprendre que vous êtes des journalistes français et que vous allez de l'autre côté. Moi, je ne puis plus aller de l'autre côté : je suis exilé politique.

Ceci se passait comme je venais de traverser l'Andalousie — oliviers, figuiers et la terre lorsqu'elle est ouverte par la charrue, couleur d'une orange trop mûre, — et que j'arrivais à Arnamiento, dernière ville d'Espagne blanche et hérissée de minarets comme une cité maure.

« L'autre côté » c'était le Portugal, par delà une rivière qui s'élargit brusquement au moment de se jeter dans l'Alentejo.

Manuel Paul Ventura m'accompagna jusqu'à l'embarcadere.

— Nous sommes 1.200 proscrits, disait-il, rien qu'en Espagne. Il y en a d'autres en France, en Belgique, en Angleterre. Et y a tous les déportés dans les îles de l'Atlantique, en Anjoia et jusqu'à Macao. Mais nous attendons. Nous sommes patients : notre heure viendra.

Et comme la vedette à moteur s'éloignait, je le vis longtemps, debout sur le ponton, le regard fixé sur cet homme bizarre que j'étais, qui allait vers son pays, librement.

Lisbonne.

Collines des révolutions

Le lendemain je visitais Lisbonne en compagnie d'amis portugais. Nous notions successivement sur chacune des sept collines de l'opulente capitale, théâtralement déployée sur les bords du Tage.

En sommet du Parc des Expositions on tient sous le regard toute l'embellie de l'avenue de la Liberté qui est comme les Champs-Élysées de Lisbonne.

— Ce fut ici, me dit-on, que se fit la dernière révolution.

De jardin de San Pedro de Alcantara on surplombe le Rocio (c'est comme la place de l'Opéra) et l'Aurora qui va tout droit à la place des Ministères.

— Ce fut ici, me dit-on, que se firent les révolutions de 1926 et de 1928.

De quartier en quartier nous allions ainsi de révolution en révolution. On avait le choix : depuis 1920 il y a eu en moyenne une révolution par an au Portugal. On peut même remonter plus loin : l'historien latin Suetone raconte que les Portugais de son temps aimaient se battre entre eux.

Cafés politiques

Sur la vaste place du Rocio, les cafés étaient jadis le rendez-vous des politiciens. Ils le sont toujours mais on n'y parle plus politique parce que trop d'hommes furent soudain déportés à la suite d'une conversation à voix trop haute.

Les salles obscures et enfumées sont pourtant encore emplies d'innombrables bavards. Pas une femme : les femmes restent chez elles, dans toute la péninsule ibérique.

Quelqu'un entre : il salme de la main et cigne de l'œil.

— C'est un ami, m'explique-t-on. Le cigne d'œil veut dire : « Nous sommes d'accord contre la dictature. »

C'est la ville des allusions. Un ex-leader socialiste, ex-fameux orateur, qu'on me présente, s'écrie :

— Ne manquez pas de visiter notre cathédrale : c'est le grand monument national. Mettez deux centimes dedans et elle parlera toute seule.

Tout le monde de rire. La cathédrale, c'est le dictateur, le docteur Oliveira Salazar.

Comment se fait une révolution

Ainsi à la frontière, sur les sept collines de Lisbonne, dans les cafés du Rocio, surtout, depuis mon entrée au Portugal, c'étaient les événements politiques qui m'étaient d'abord « vécus ».

Je dis bien « politiques ». Le propre des révolutions portugaises est qu'elles sont purement « politiques » : c'est un style qui tend à disparaître dans le monde. Elles se disputent entre deux partis de l'armée qui soutiennent quelques politiciens.

Un matin, les passants voient des canons et des mitrailleuses sur une ou deux collines. Ils regardent et continuent à vagner à leurs affaires.

Puis des bateaux de guerre font leur apparition sur le Tage. Quelques obus s'échangent.

Le parti le plus faible s'enfuit et le gouvernement est changé ou demeure.

Depuis 1926, malgré toutes les tentatives révolutionnaires, c'est le même homme qui reste au pouvoir : le Dr Oliveira Salazar, ministre des Finances et bon administrateur, semble-t-il.

Il a banni ou déporté tous ses ennemis politiques, renvoyé le parlement, interdit toutes les réunions publiques d'opposition et il exerce une sévère censure sur la presse et le théâtre.

Mais n'oublions pas l'éternelle histoire au Portugal, depuis la chute de la royauté : l'armée établit une dictature pour sauver la République ; puis peu à peu les éléments d'extrême droite se rattachent à la dictature, s'y infiltrent et prennent une place prépondérante. Alors l'armée fait une nouvelle révolution, le dictateur change et le jeu recommence.

Il semble d'ailleurs que le Dr Salazar ait compris le danger et soit prêt à faire des concessions. On attendait une amnistie pour le 11 novembre : elle n'a pas été proclamée mais on sait que le Conseil des ministères prépare un décret rapatriant un certain nombre de déportés et d'exilés.

Cependant l'opposition dégage s'agit secrètement et plus que jamais on parle tous bas de révolution : il n'y en a pas encore en cette année.

Tout ceci d'ailleurs ne regarde que quelques milliers d'hommes, officiers, avocats, médecins, journalistes. C'est un tout autre peuple que j'ai vu boire et aimer, travailler et souffrir dans le vieux quartier d'Alfama, à Mouraria et dans les adegas de Popo do Bispo.

Celui-là a d'autres préoccupations que les luttes des partis.

(A suivre.)

Roger VAILLAND.

Les obsèques de Mme Daladier auront lieu demain

Les obsèques de Mme Daladier auront lieu demain dans la matinée, au cimetière du Père-Lachaise ; suivant la volonté de la défunte, elles se dérouleront dans la plus stricte intimité.

Mgr Maglione est arrivé ce matin à Paris

Mgr Maglione, nonce apostolique, qui revenait de Rome, est arrivé ce matin, à 9 h. 10, à la gare de Lyon. Quelques étudiants ont manifesté au passage du doyen du corps diplomatique ; huit arrestations furent opérées, mais ne furent pas maintenues.

La police brésilienne découvre un complot terroriste contre le président de la République

Buenos-Aires, 14 Novembre. La police a découvert un vaste complot terroriste dirigé contre le président de la République, les hautes autorités de la nation, membres de la Chambre de Justice, hautes fonctionnaires de la police, directeurs de journaux, etc... La police vient d'emporter d'un matériel suffisant pour la destruction de 2.000 grenades.

Le peuple portugais garde vivant le souvenir des grands navigateurs

Une visite à l'amiral Gago Coutinho le héros national de la traversée de l'Atlantique Sud

(De notre envoyé spécial Roger VAILLAND)



Notre collaborateur Roger Vailland s'entretient avec l'amiral Gago Coutinho dans un bureau du ministère de la Marine, à Lisbonne.

Lisbonne 15 novembre.

Pas plus que le voyageur qui parcourt les rues de Lisbonne, le peuple portugais n'a pu oublier l'époque où ses navigateurs partaient à la découverte du monde.

J'ai passé la soirée d'hier dans un café de l'avenue de la Liberté : une grande salle soutenu par de nombreux colonnes, basse et enfumée. Quantité d'hommes, groupés par trois ou quatre, buvaient toutes les variétés des vins de Porto : depuis ceux-là qui sont lourds, chauds et sucrés, jusqu'à ceux-ci légers et un peu aérés : les vins nouveaux de l'année.

Un orchestre jouait la *Canção Rustica* : sauf quelques auditeurs du premier rang, on lui prêtait médiocre attention et on continuait à parler politique — tout bas.

Le « fadiste » le plus populaire de Lisbonne

Mais Manuel Cascais monta sur les treteux, accompagné de deux joueurs de guitare. C'est un homme petit et râblé, sans prestance, mais d'une démarche aisée. A le voir de plus près on est frappé par ses yeux bleus au regard rêveur qui contrastent avec la vigueur brutale de son aspect.

Il mit son pouce dans son gilet, fixa la salle et commença à chanter un *fado*. Un grand silence se fit.

Le *fado*, au Portugal, a rang de tradition nationale. C'est une sorte de mélodie, bien rythmée, dont les paroles sont souvent improvisées par le chanteur. Il relate généralement quelque haut fait et n'est pas sans analogie avec la chanson de geste. Etant donné ces caractères, et bien que les thèmes généraux varient peu, sa valeur dépend de celle du chanteur. Tant par sa voix profonde que par son don poétique, Manuel Cascais est le « fadiste » le plus populaire de Lisbonne.

A la gloire de Vasco de Gama

Son premier *fado* de la soirée fut très vivement applaudi. J'avais dans la mélodie portugaise entendu souvent revenir les sonorités du nom de Vasco de Gama ; j'interrogeai mes compagnons ; je ne m'étais pas trompé : le chant improvisé dans un café populaire de Lisbonne, en ce mois de novembre 1932, était un hymne à la gloire du fameux navigateur portugais.

Ce qui prouve pour le moins qu'il le souvenir du passé n'est pas resté vivant que pour les professeurs des universités.

Une école moderne dans le couvent des Geronimos

Je suis allé visiter le couvent des Geronimos. Il fut construit au XVI^e siècle, un peu en dehors de la ville. L'endroit a été parcouru par les caravelles de ceux qui découvrirent le Brésil et firent pour la première fois le tour du monde.

Un prodigieux foisonnement de singulières sculptures se greffe sur des arêtes du style gothique le plus pur. Comme la race, même l'architecture portugaise a été fécondée par le contact avec le Nouveau Monde.

Ici, comme dans le quartier d'Alfama, où tout une ville d'étroites maisons enchevêtrées les unes dans les autres et les unes sur les autres, ne forme qu'un seul bloc, encore habité par des marins et d'où l'on voit par chaque ouverture les eaux bleues du Tage où venaient se ranger les navires chargés de toutes les richesses du monde, le passé des conquêtes est évoqué par chaque pierre.

Mais ce sont des pierres vivantes. Un peuple en guemilles, mais beau encore,

grouille, crie, pleure, rit et aime dans les ruines d'Alfama, parmi une multitude d'enfants. (Comme les peuples orientaux, les Portugais chérissent les enfants et les gens du peuple sont pleins d'attention et de tendresse pour eux). Et le couvent des Geronimos n'a pas été transformé en musée c'est la plus moderne des écoles portugaises.

De jeunes professeurs dont certains, tel M. Cruz Filipe, jouent souvent un rôle important dans les congrès pédagogiques internationaux, y appliquent les méthodes d'éducation les plus nouvelles. Dans une salle aux voûtes gothiques ornées de sculptures indiennes, j'ai vu des enfants « arriérés » apprendre à lire par la méthode synthétique. D'autres se rendaient aux « allers modèles. Et plus tard, 900 garçons mangeaient dans l'ancien réfectoire des moines, sous des plafonds qui sont le plus pur produit de l'architecture portugaise du XVI^e siècle.

A la sortie de l'ancien couvent, l'école ne les abandonnera pas. Elle les placera dans une industrie où, s'ils sont doués, leur permettra de suivre l'enseignement secondaire, puis les cours des facultés. C'est l'école unique, à l'endroit même d'où partit Vasco de Gama.

L'amiral Gago Coutinho héros national portugais

En fin, il est remarquable que l'homme le plus populaire au Portugal soit un disciple du grand navigateur. C'est l'amiral Gago Coutinho qui, en 1924, fit la première traversée en avion de l'Atlantique Sud.

Dès mon arrivée, on me parla beaucoup de lui. On me vanta son courage, on me fit l'apologie de sa simplicité, on s'attendrit sur le fait que, malgré son grand âge, il se plaisait beaucoup dans la compagnie des jeunes femmes. Il paraît que ce dernier élément est une condition sine qua non pour conquérir l'affection du peuple portugais.

Je rendis visite au héros national dans son bureau du ministère de la Marine.

C'est un petit vieillard, à la mine rusée, au regard curieux et pétillant, aux gestes rapides, qui remue sans cesse, tantôt derrière son bureau, fouillant brusquement des dossiers à l'autre bout de la pièce, se précipitant vers une carte, ou allant s'appuyer contre le coffre-fort qui contient le tracé des délimitations des frontières des colonies portugaises.

Après avoir beaucoup voyagé il me montra des photographies de nombreuses régions peu connues de l'Afrique qu'il parcourut en caravane, il dirige maintenant le service de cartographie.

Car cet explorateur et cet aviateur est, avant tout, un savant. Toutes les sociétés savantes du monde ont admiré ses études sur l'usage aéronautique du sextant.

Comme une fois son hydravion avait dû se poser sur l'Océan et allait depuis longtemps à la dérive, il fut finalement recueilli par un navire français.

— Où sommes-nous ? demande l'aviateur au commandant du bateau.

— Telle latitude, telle longitude, répondit le commandant.

— C'est inexact, répliqua Gago Coutinho.

Et il indiqua d'autres chiffres. On refit le point. C'était lui qui avait raison. Une telle anecdote enchante au plus haut point un peuple qui appelle les morceaux de poisson de sa cuisine des *cansos*, c'est-à-dire des petites caravelles. Et quel beau sujet d'improvisation pour les chanteurs de *fado* !

Roger VAILLAND.

Vailland réalisera, du 15 au 18 novembre 1932, quatre volets de son reportage au Portugal. Il a été opté pour des raisons, mettons « techniques » de ne pas les présenter dans l'ordre de parution. Le second retranscrit peut paraître quelque peu « fourre-tout » et détonnerait dans la presse des années 2010. La radiotélévision a donné à présent le ton et la presse écrite se conforme à présent au principe « un angle, un seul ». De son entretien avec l'amiral Coutinho, il ne conserve surtout que l'anecdotique...

Ce deuxième d'article pourrait être qualifié aujourd'hui de « rafraîchissant ».

« PARIS-SOIR » AU PORTUGAL

Le peuple portugais garde vivant le souvenir des grands navigateurs

Une visite à l'amiral Gago Coutinho, le héros national de la traversée de l'Atlantique Sud

(De notre envoyé spécial Roger VAILLAND)

[Note : l'article est daté du 15 ; mais il parut le 17 novembre 1932 ; la légende de la photo précise : *Notre collaborateur Roger Vailland s'entretient avec l'amiral Gago Coutinho dans un bureau du ministère de la Marine, à Lisbonne.*]

Lisbonne, 15 novembre

Pas plus que le voyageur qui parcourt les rues de Lisbonne, le peuple portugais n'a pu oublier l'époque où ses navigateurs partaient à la découverte du monde.

J'ai passé la soirée d'hier dans un café de l'avenue de la Liberté : une grande salle soutenue par de nombreuses colonnes, basse et enfumée. Quantité d'hommes, groupés par trois ou quatre, buvaient toutes les variétés des vins de Porto : depuis ceux-là qui sont lourds, chauds et sucrés, jusqu'à ceux-ci légers et un peu âcres : les vins nouveaux de l'année.

Un orchestre jouait la *Cavalliera Rusticana* [Note : *Cavalliera rusticana, de Pietro Mascagni, ou Chevalerie campagnarde, est un opéra créé en mai 1890 à Rome*] ; sauf quelques auditeurs du premier rang, on lui prêtait médiocre attention et on continuait à parler politique – tout bas.

Le « fadiste » le plus populaire de Lisbonne

Mais Manuel Cascais [Note : *Manuel Machado da Silva, 1900-1945, dit... et Rei do Fôlego, avait débuté au Clube Olimpia en 1926 ; en 1932, il revient d'une tournée brésilienne*] monta sur les tréteaux, accompagné de deux joueurs de guitare. C'est un homme petit et râblé, sans prestance, mais d'une démarche aisée. À le voir de plus près on est frappé par ses yeux bleus au regard rêveur qui contrastent avec la vigueur brutale de son aspect.

Il mit son pouce dans son gilet, fixa la salle et comença à chanter un *fado*. Un grand silence se fit.

Le *fado*, au Portugal, a rang de tradition nationale. C'est une sorte de mélodie, bien rythmée, dont les paroles sont souvent improvisées par le chanteur. Il relate généralement quelque haut fait et n'est pas sans analogie avec la chanson de geste. Étant donné ces caractères, et bien que les thèmes généraux varient peu, sa valeur dépend de celle du chanteur. Tant par sa voix profonde que par son don poétique, Manuel Cascais est le « fadiste » le plus populaire de Lisbonne.

À la gloire de Vasco de Gama

Son premier *fado* de la soirée fut très vivement ap-

plaudi. J'avais dans la mélodie portugaise entendu souvent revenir les sonorités du nom de Vasco de Gama ; j'interrogeai mes compagnons ; je ne m'étais pas trompé : le chant improvisé dans un café populaire de Lisbonne, en ce mois de novembre 1932, était un hymne à la gloire du fameux navigateur portugais.

Ce qui prouve pour le moins qu'ici le souvenir du passé n'est pas resté vivant que pour les professeurs d'université.

Une école moderne dans le couvent des Géronimos

Je suis allé visiter le couvent des Géronimos. Il fut construit au XVI^e siècle, à l'endroit précis d'où partirent les caravelles de ceux qui découvrirent le Brésil et firent pour la première fois le tour du monde.

Un prodigieux foisonnement de singulières sculptures se greffe sur des arêtes du style gothique le plus pur. Comme la race, même l'architecture portugaise a été fécondée par le contact avec le Nouveau Monde.

Ici, comme dans le quartier d'Alfama, où tout une ville d'étroites maisons enchevêtrées les unes dans les autres et les unes sur les autres, ne forme qu'un seul bloc, encore habité par des marins et d'où l'on voit par chaque ouverture les eaux bleues du Tage où venaient se ranger les navires chargés de toutes les richesses du monde, le passé des conquêtes est évoqué par chaque pierre.

Mais ce sont des pierres vivantes. Un peuple en guenilles, mais beau encore, grouille, rit et aime dans les ruelles d'Alfama, parmi une multitude d'enfants. (Comme les peuples orientaux, les Portugais chérissent les enfants et les gens du peuple sont pleins d'attention et de tendresse pour eux). Et le couvent des Géronimos n'a pas été transformé en musée ; c'est la plus moderne des écoles portugaises.

De jeunes professeurs dont certains, tel M. Cruz Filipe [Note : *il pourrait s'agir de l'auteur d'une thèse sur les défauts de prononciation en 1927, puis de manuels scolaires, spécialiste des sourds-muets*], jouent souvent un rôle important dans les congrès pédagogiques internationaux, y appliquent des méthodes d'éducation les plus nouvelles.

Dans une salle aux voûtes gothiques ornées de sculptures indiennes, j'ai vu des enfants « arriérés » apprendre à lire par la méthode synthétique. D'autres se rendaient aux ateliers modèles. Et plus tard, 900 garçons mangeaient dans l'ancien réfectoire des

moins, sous des plafonds qui sont le plus pur produit de l'architecture portugaise du xv^e siècle.

À la sortie de l'ancien couvent, l'école ne les abandonnera pas. Elle les placera dans une industrie ou, s'ils sont doués, leur permettra de suivre l'enseignement secondaire, puis les cours des facultés.

C'est l'école unique, à l'endroit même d'où partit Vasco de Gama.

L'amiral Gago Coutinho, héros national portugais

En fin, il est remarquable que l'homme le plus populaire au Portugal soit un disciple du grand navigateur. C'est l'amiral Gago Coutinho qui, en 1924, fit la première traversée en avion de l'Atlantique Sud.

Dès mon arrivée, on me parla beaucoup de lui. On me vanta son courage, on me fit l'apologie de sa simplicité, on s'attendrit sur le fait que, malgré son grand âge, il se plaisait beaucoup dans la compagnie des jeunes femmes. Il paraît que ce dernier élément est une condition *sine qua non* pour conquérir l'affection du peuple portugais.

Je rendis visite au héros national dans son bureau du ministère de la Marine.

C'est un petit vieillard [Note : *il est né en 1869*] à la mine rusée, au regard curieux et pétillant, aux gestes rapides, qui remue sans cesse, tantôt derrière son bureau, fouillant brusquement des dossiers à l'autre bout de la pièce, se précipitant vers une carte, ou allant s'appuyer contre le coffre-fort qui contient le tracé des délimitations des frontières des colonies portugaises.

Après avoir beaucoup voyagé (il me montra ses photographies de nombreuses régions peu connues de l'Afrique qu'il parcourut en caravane), il dirige maintenant le service de cartographie.

Car cet explorateur et cet aviateur est, avant tout, un savant. Toutes les sociétés savantes du monde ont admiré ses études sur l'usage aéronautique du sextant.

Comme une fois que son hydravion avait dû se poser sur l'océan et allait depuis longtemps à la dérive, il fut finalement recueilli par un navire français.

— Où sommes-nous ? demande l'aviateur au commandant du bateau.

— Telle latitude, telle longitude, répondit le commandant.

— C'est inexact, répliqua Gago Coutinho.

Et il indiqua d'autres chiffres. On refit le point. C'était lui qui avait raison.

Une telle anecdote enchante au plus haut point un peuple qui appelle les morceaux de poisson de sa cuisine des *canoa*, c'est-à-dire de petites caravelles [Note : *peut-être pour les plages, Pt. & Br., de Canoa Quebrada, soit esquif brisé, mais plutôt canot ou kayak*]. Et quel beau sujet d'improvisation pour les chanteurs de *fado* !

Roger VAILLAND

"PARIS-SOIR" AU PORTUGAL

Marchandes de poisson et étudiants à cape noire donnent aux rues de Lisbonne un aspect romantique

(De notre envoyé spécial Roger VAILLAND)

Lisbonne, 16 Novembre.

Pour en terminer avec Lisbonne, je vais emmener le lecteur dans les rues de la capitale du Portugal.

Au-dessus de la ville, il y a le ciel qui, à mi-novembre, est bleu et lumineux et d'où tombe une douce chaleur. Au bout de chaque avenue, il y a le Tage, bleu et lumineux comme le ciel, large comme un bras de mer, ouvert au nord sur l'océan Atlantique qui apparaît comme une grande brume blanche.

Dès l'aube, on fait la lessive des rues. L'eau laise comme une boûe sur la pierre rose et tendre des pavés, cette pierre dont on a fait dans les églises des colonnes délicates comme de belles jambes.

Les marchandes de poisson

Alors surgissent les marchandes de poisson. Jusqu'à midi, la ville leur appartient. Pieds nus, bien cambrées, le corsage chamarré, la tête droite et, par-dessus, le panier d'osier en forme de balance, elles remontent chaque rue des sept collines, apparaissent sur le Ferrito do Paço au-dessus duquel sont rangés, monumentaux comme des châteaux du XVII^e siècle, les divers ministères, écrasants; soudain l'Aurea, la rue de l'Or, où dans chaque devanture les bijoutiers étalent les broches, les bracelets et les diadèmes en filigrane, gravissent le Chiado où, à l'heure de la sortie des bureaux, toute la ville se trouve rassemblée d'un seul coup, passent fièrement devant le Palais du Parlement dans lequel, au soir, viennent quelques soldats, s'infiltrent jusqu'à la place du Rocio, le cœur même de la capitale, avec ses cafés, ses banques, ses hôtels et sa gare qui ressemble à une cathédrale.

Elles sont partout à la fois, droites et fières, souvent belles, le visage frais et rose comme s'il avait été lavé par toute l'eau de cet océan où a été pêché leur fardeau écailleur.

Lisbonne, la ville aux cent mille marchandes de poisson.

Les étudiants aux capes sombres

Et voici maintenant les étudiants. Aux aurores, on les rencontre partout. Ils portent la redingote noire à boutons de drap et, par-dessus, la cape romantique. Tantôt, la cape est roulée et posée ainsi sur la nuque, tantôt, toute déployée, est jetée négligemment sur les épaules et tombe d'une seule ligne jusqu'à mi-jambe, tantôt, le jeune homme la drape comme une loge, un pli relevé par la main jusqu'au menton, comme dans une statue de Méphistophélès qui fut très populaire en France à la fin du siècle dernier et dont on trouve encore des plâtres dans des boutiques sans enseigne du Palais-Royal.

Les étudiants vont ainsi, tête nue, et leur visage surgissant des draperies noires prend un air méditatif et sombre. On croirait que tous les conspirateurs d'un immense mélo-drame se sont réunis par la ville. Ne sont-ce pas, d'ailleurs, un peu des conspirateurs ? Les idées communistes ont fait de grands progrès dans les facultés portugaises. Et lors de la dernière visite de la flotte britannique, les marins anglais trouvèrent des tracts révolutionnaires à l'intérieur des oranges qu'on leur porta à bord. C'était l'œuvre d'une imprimerie clandestine d'étudiants.

La passion du jeu

Remontons à la suite des jeunes gens aux capes sombres, l'avenue de la Liberté. C'est la grande artère centrale, plantée de beaux arbres, qui descend du Parc des Expositions au Rocio. Dans de petites boutiques, on voit le gingembre et on mange la morse guinée ; dans les grands cafés, on écoute les « radios » chanter la grande épopée des navigateurs. Et le soir venu, tous les passants de l'avenue coulent vers le Parque Mayer.

Dans le Parque Mayer, il y a des billards japonais, des tirs forains, un guéridon en plein air et même un cinéma. Mais la principale attraction c'est une salle de danse où l'on procède à un perpétuel tirage de loterie.

La règle du jeu est assez compliquée, mais le résultat final est que de quart d'heure en quart d'heure, tous les hommes et toutes les femmes sont proches sur des petits papiers de couleur, écoutant religieusement les chiffres que proclame un speaker et se livrent à de rapides calculs. On se croirait dans un temple où dans une bourse. Les « papillons » c'est ainsi qu'on appelle ici les entraineuses ne sourient plus aux vieillards factieux qui boivent du vin rare ; les jeunes gens ne jorgnent plus les

« papillons » ; l'estrella tricolore de Triana, danseuse sévillane, annoncée au programme, danserait-elle soudain, qu'on ne la regarderait pas. Seuls importent les petites papères de couleur par lesquelles cinq escudos se changent pour un des joueurs, en six cent cinquante.

C'est le moment de nous souvenir que les Portugais furent toujours de grands joueurs et que Maçon, possession portugaise, est le Monte-Carlo de l'Aède.

Les amateurs de vin

Depuis, dans les quartiers populaires, à Alfama et à Mouraria, c'est l'heure de la sortie des cinémas. La foule se répand dans les tavernes ; les amoureux se penchent vers les amoureux, et de robustes servantes posent sur les tables des plats chargés de moultoux frits ; les os délicats des petits oiseaux craquent sous les dents ; les bouteilles de Porto se vident.

Mais les vrais amateurs de vin ne sont pas là : ils se sont attirés dans les adèges de la banlieue.

Ce sont de grandes maisons basses qui s'ouvrent au bout d'allées verdoyantes dans des grands jardins pleins de palmiers. Par chaque fenêtre, on aperçoit les collines couvertes de vignes et, plus loin, le Tage ou l'océan.

Au centre de la pièce principale, reposent d'énormes barriques. Aux poutres du plafond pendent des pots de terre cuite aux admirables reflets bruns et verts. On boit, debout dans cette salle ou par petites tables, dans les tonnelles du jardin.

Chaque adège a ses vins, plus ou moins renommés, ses amateurs, ses détracteurs, ses apologies. On peut passer ici des journées entières à sentir la douce chaleur monter peu à peu à la tête. Il n'y en a pas de ceux qui quelques escudos.

Un peuple de seigneurs

A la fin, des chants s'élevèrent sous les tonnelles et les filles se mirent à chanter des hymnes. Cela pourrait rappeler la gaité flamande et les peintures de Joazeffs. Mais le peuple portugais n'est jamais vulgaire. Son sang a peut-être dégénéré et il n'est peut-être plus capable de renouveler les exploits du passé. Avec six millions d'habitants, il a conquis le monde et il lui reste de ses conquêtes perdues d'être un peuple de seigneurs.

Epouses de seigneurs, les marchandes de poisson ; fils de seigneurs, les étudiants drapés dans leurs capes noires ; seigneurs, les joueurs du Parque Mayer ; seigneurs les ouvriers et les marins d'Alfama ! Seigneurs encore les ivrognes des adèges de la banlieue !

Roger VAILLAND.

M. de Monzie et M. Ducos ouvrent la session du Conseil supérieur de l'Enseignement technique

Ce matin à 9 h. 30, au ministère de l'Éducation nationale, ont commencé les travaux du Conseil supérieur de l'Enseignement technique.

M. de Monzie, ministre de l'Éducation nationale, a tenu à prendre contact avec les membres de ce Conseil, à partir tout d'abord.

Puis M. Ducos a déclaré alors ouverte la session. Dans son discours, le sous-secrétaire d'État de l'Enseignement technique a passé en revue les plus importantes des questions qui sont inscrites à l'ordre du jour, et a remercié les membres du Conseil de la collaboration qu'ils apportent et a affirmé sa volonté de tenir le plus grand compte des conclusions auxquelles auront abouti leurs délibérations.

L'instruction reprend sur l'affaire des faux de l'Aéronautique

On sait que M. Brack avait dû suspendre son instruction sur les faux de l'Aéronautique, ayant été dépassé du dossier qui avait été transmis à la chambre des mises en accusation pour l'examen de l'opposition formée par M. Jean de Luché contre l'ordonnance refusant sa mise en liberté provisoire. Le dossier était revenu du cabinet du juge d'instruction à être reprise l'instruction.

M. Brack confronta Fichery et Luché. Ce dernier sera mis en cause en présence d'un employé de l'Aéronautique. Enfin, Fichery sera confronté avec un témoin auquel il aurait conté son rôle dans l'affaire avant qu'elle fût connue de la justice.

L'article de Vailland daté du 16 novembre et paru le 18 est de tonalité résolument touristique. Mais ce ne sont pas les monuments (ou, plus tard, la flore) qui retiennent l'attention du futur écrivain. Il va à la rencontre des Lisboètes. À remarquer, l'apparente contradiction avec un précédent article voulant que les femmes ne fréquentent pas cafés et cabarets. C'était sans doute d'une part une généralité souffrant des exceptions, et d'autre part, ces *caves* (*adégas* ; prises ici au sens large de débits de boissons) dont il est à présent question (assimilables à des maquis africains) ne sont pas tout à fait le même type d'établissements.

« PARIS-SOIR » AU PORTUGAL

Marchandes de poisson et étudiants à cape noire donnent aux rues de Lisbonne un aspect romantique

(De notre envoyé spécial Roger VAILLAND)

Lisbonne, 16 novembre

Pour en terminer avec Lisbonne, je vais emmener le lecteur dans les rues de la capitale du Portugal.

Au-dessus de la ville, il y a le ciel qui, à mi-novembre, est bleu et lumineux et d'où tombe une douce chaleur. Au bout de chaque avenue, il y a le Tage, bleu et lumineux comme le ciel, large comme un bras de mer, ouvert au nord sur l'océan Atlantique qui apparaît comme une grande brume blanche.

Dès l'aube, on fait la lessive des rues. L'eau laisse comme une buée sur la pierre rose et tendre des pavés, cette pierre dont on a fait dans les églises des colonnes délicates comme de belles jambes.

Les marchandes de poisson

Alors surgissent les marchandes de poisson. Jusqu'à midi, la ville leur appartient. Pieds nus, bien cambrées, le corsage chamarré, la tête droite et, par dessus, le panier d'osier en forme de balance, elles remontent chaque ruelle des sept collines, apparaissent sur le Fereiro do Paço autour duquel sont rangés, monumentaux comme des châteaux du XVII^e siècle, les divers ministères, envahissant soudain l'Aurea, la rue de l'Or, où dans chaque devanture les bijoutiers étalent les broches, les bracelets et les diadèmes en filigrane, gravissent le Chiado où, à l'heure de la sortie des bureaux, toute la ville se trouve rassemblée d'un seul coup, passent fièrement devant le palais du Parlement dans lequel, seul (*sic - seuls*), veillent quelques soldats, s'infiltrant jusqu'à la place du Rocio, le cœur même de la capitale, avec ses cafés, ses banques, ses hôtels et sa gare qui ressemble à une cathédrale.

Elles sont partout à la fois, droites et fières, souvent belles, le visage frais et rose comme s'il avait été lavé par toute l'eau de cet océan où a été pêché leur fardeau écaillé.

Lisbonne, la ville aux cent mille marchandes de poisson. [Note : licence « poétique », la ville comptant moins de 600 000 h en 1929, dont beaucoup d'enfants].

Les étudiants aux capes sombres

Remontons à la suite des jeunes gens aux capes sombres, l'avenue de la Liberté. C'est la grande artère centrale, plantée de beaux arbres, qui descend du Parc des Expositions au Rocio. Dans de petites boutiques, on boit le *ginginbra* [Note : le *gingembre* était cultivé par les colons portugais d'Afrique et d'Asie ; il s'agit d'un

équivalent de la ginger ale] et on mange la morue grillée ; dans les grands cafés, on écoute les « fadistes » chanter la grande épopée des navigateurs. Et le soir venu, tous les passants de l'avenue coulent vers le *Parke Mayer* [Note : ou *Parque Mayer*, du nom d'Adolfo de Lima Mayer, inauguré en 1922, qui réunit théâtres, brasseries, fête foraine].

Dans le *Parke Mayer*, il y a des billards japonais, des tirs forains, un guignol en plein air et même un cinéma. Mais la principale attraction c'est une salle de danse où l'on procède à un perpétuel tirage de loterie.

La règle du jeu est assez compliquée, mais le résultat final est que de quart d'heure en quart d'heure, tous les hommes et toutes les femmes sont penchés sur des petits papiers de couleur, écoutant religieusement les chiffres que proclame un *speaker* et se livrent à de rapides calculs. On se croirait dans un temple ou dans une bourse. Les « papillons » [Note : *borboletas*, mais le français entraîneuses était aussi employé au Portugal ; ainsi par *Vieira de Molo* et d'autres désignant aussi des *bailarinas* brésiliennes] (c'est ainsi qu'on appelle ici les entraîneuses) ne sourient plus aux vieillards fastueux qui boivent du gin rare ; les jeunes gens ne lorgnent plus les « papillons » ; l'*estrella frivola* de Triana [Note : prénom de *bailaora* et nom d'un quartier de Séville], danseuse sévillane, annoncée au programme, danserait-elle soudain, qu'on ne la regarderait pas. Seuls importent les petits papiers de couleur par lesquels cinq escudos se changeront pour un des joueurs, en six-cent-cinquante.

C'est le moment de se souvenir que les Portugais furent toujours de grands joueurs et que Macao, possession portugaise, est le Monte-Carlo de l'Asie.

Les amateurs de vin

Cependant, dans les quartiers populaires, à Alfama et à Mouraria, c'est l'heure de la sortie des cinémas. La foule se répand dans les tavernes ; les amoureuses se penchent vers les amoureux, et de robustes servantes posent sur les tables des plats chargés de moineaux frits ; les os délicats des petits oiseaux craquent sous les dents ; les bouteilles de Porto se vident.

Mais les vrais amateurs de vins ne sont pas là : ils se sont attardés dans les *adégas* de la banlieue.

Ce sont de grandes maisons basses qui s'ouvrent au bout d'allées verdoyantes dans des grands jardins pleins de palmes. Par chaque fenêtre, on aperçoit les

collines couvertes de vignes et, plus loin, le Tage ou l'océan.

Au centre de la pièce principale, reposent d'énormes barriques. Aux poutres du plafond pendent des pots de terre cuite aux admirables reflets bruns et verts. On boit, debout dans cette salle ou par petites tables, dans les tonnelles du jardin.

Chaque *adéga* a ses vins, plus ou moins renommés, ses amateurs, ses détracteurs, ses apologistes. On peut passer ici des journées entières à sentir la douce chaleur monter peu à peu à la tête. Il n'en coûtera cependant que quelques *escudros* [*sic* - *escudos*].

Un peuple de seigneurs

À la fin, des chants s'élèveront sous la tonnelles [*sic*], et les filles seront sur les genoux des buveurs. Cela pourrait rappeler la gaîté flamande et les peintures de Jordaens. Mais le peuple portugais n'est jamais vulgaire. Son sang a peut-être dégénéré et il n'est peut-être plus capable de renouveler les exploits du passé. Avec six millions d'habitants, il a conquis le monde et il lui reste de ses conquêtes perdues d'être un peuple de seigneurs.

Épouses de seigneurs, les marchandes de poisson; fils de seigneurs [*sic*], les étudiants drapés dans leurs capes noires. Seigneurs, les joueurs de Parke Mayer! Seigneurs les ouvriers et les marins d'Alfama! Seigneurs encore les ivrognes des *adégas* de la banlieue!

Roger VAILLAND

Il semble ici nécessaire, au vu de la conclusion, de faire allusion à l'article de Peter Tame, « Roger Vailland et Gobineau : le discours aristocratique et les 'fils de rois' » (*Cahiers Roger Vailland*, n° 14). Le comte de Gobineau, auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*, avait certainement influencé le lycéen Vailland. Mais, comme on le voit ici, Vailland n'oppose pas les Aryens (présumés de race supérieure) aux Latins. Peter Tame relève : « *Quelques années plus tard, en 1932, Roger Vailland se rendra en Espagne, puis au Portugal, en jeune reporter chargé de faire un reportage pour Paris-Soir. Selon Yves Courrière, la visite au Portugal s'avère capitale car Vailland y fait la connaissance du peuple portugais. Il en prend surtout conscience de ce peuple en tant que descendants des grands explorateurs et des conquérants du plus grand empire colonial du monde.* ». Par la suite, avec *l'Éloge du cardinal de Bernis*, Vailland reprend surtout le romantisme de Gobineau; « *mais il se garde de verser complètement dans le gobinisme* », note Peter Tame. En fait, peut-être en mal de chute pour son article, Vailland laisse aller sa plume (ou ses doigts sur son clavier de machine à écrire portable).

Qui n'a jamais sué pour ménager une chute à un article de presse peut lui jeter la première pierre...

"PARIS-SOIR" 'AU PORTUGAL

Par de là les dissensions politiques Lisbonne reste capitale d'Empire et grand port de mer

(De notre envoyé spécial Roger VAILLAND)

Lisbonne, 14 Novembre.

Le voyageur qui erre dans Lisbonne oublie bien vite les dissensions politiques dont on lui fait le récit : il est dans l'ancienne capitale du plus grand empire colonial du monde et dans un port qui se place encore parmi les premiers : ce double aspect prévaut à ses yeux.

Métissage

Les visages des passants évoquent le passé conquérant. L'un a des cheveux crépus, l'autre les yeux en amande ; le profil de celui-ci évoque les grands oiseaux des cultes des indigènes de l'Amérique et le nez épaté de celui-là les totems africains : leurs ancêtres se marièrent à toutes les races du monde.

C'est dans leur sang même que les Portugais d'aujourd'hui trouvent le goût de l'exotisme. Ils n'ont besoin d'aucun snobisme pour aimer les rythmes africains. Et c'est la foule la plus populaire que j'ai vu se presser à l'Exposition Industrielle, autour des danseurs nègres. Les yeux flambaient et les pieds s'agitaient : le tam-tam réveillait bien des souvenirs inconscients.

En particulier la nuit, Lisbonne unit la nonchalance des cités métisses à la violence des ports de mer.

Charme créole

A Mouraria, j'ai grimpé l'escalier, rude comme une échelle, d'une maison de femmes. Sans avoir de porte à ouvrir, je me suis trouvé soudain dans une sorte de salon aux tentures lépreuses.

Deux sofas graisseux se faisaient face, distants l'un de l'autre de quelques trois mètres. Deux marins portugais étaient assis sur l'un, deux femmes sur l'autre. Les marins regardaient les femmes, les femmes regardaient les marins.

De temps à autre, ils échangeaient quelques paroles, s'offraient des cigarettes. Cela durait depuis une heure et pouvait encore durer une heure. Ni les uns ni les autres ne semblaient pressés de tirer le rideau qui, dans un coin, séparait le salon de l'étroite alcôve. Les jambes allongées, le buste détendu, un rien de narquois dans le sourire, les femmes, dans leur paresse, évoquaient les créoles des gravures d'il y a un siècle.

Les pauvrettes sont au théâtre

Un peu plus tard, je parcourais les rues de Bairro Alto. C'est la colline de la prostitution. Derrière chaque fenêtre, un rideau tiré et violemment éclairé sert d'enseigne. Je poussais une porte : le long des murs d'une pièce carrée, une douzaine d'hommes étaient assis comme les mères dans un bal de sous-préfecture ; ils faisaient tapisserie.

Ils se tassèrent un peu pour nous faire place, à moi et à mes guides. Je les regardais : ils semblaient appartenir à toutes les classes sociales : ici des ouvriers (leurs mains étaient calleuses), là des employés de bureau (mains délicates, mais vêtements pauvres et mal coupés), ici un grand jeune homme aux cheveux lustrés, au teint mat, aux doigts longs et nerveux, très beau et d'une élégance un peu excessive.

Aucun d'eux ne parlait. Tous attendaient, les mains posées sur les genoux ou les bras croisés.

Je rompis le silence pour réclamer à boire. La « patronne » se précipita, confuse, et m'expliqua qu'« elle ne restait plus rien à boire dans la maison. Finalement, je m'inquiétais de l'existence des créatures pour lesquelles vraisemblablement tout ce monde était venu :

« Soyez patient, seigneur, me dit-elle, soyez patient. Les pauvrettes s'en-

nuyaient et elles sont allées au théâtre. Ne vous fâchez pas : elles reviendront bientôt.

À Séville, d'où j'arrivais, les visiteurs eussent, d'indignation, mis le feu à la maison.

Une liqueur sucrée et traîtresse

Il éclate bien, de temps en temps, des rixes saignantes dans les impasses de Bairro Alto. Ces marins étrangers sont si brutaux. Aussi, à chaque coin de rue, le gouvernement prévoyant a placé deux soldats, carabine au poing. Les malheureux factionnaires, pour abréger le temps bavardent interminablement avec ce qu'on appelle à Lisbonne les « femmes demi-portes » : ce sont les prostituées de tout à fait bas étage qui appellent les passants de leur chambre séparée de la rue par une porte coupée à mi-hauteur. Et ils boivent d'heure en heure, des petits verres de *ginginha* : c'est une liqueur sucrée, douce et traîtresse, qui a tout le charme amollissant de cette Lisbonne qui, ouverte sur tous les continents, n'est déjà plus tout à fait une capitale européenne.

Lisbonne, sœur de Bucarest

La ville qui me semble la plus proche de Lisbonne, c'est Bucarest, encore européenne mais déjà orientale. Les gitanes roumaines, aussi sensuelles mais moins nerveuses que les gitanes andalouses, sont le pendant des belles marchandes de poisson qui parcourent, dès le matin les rues de Lisbonne, pieds nus et le buste cambré, parce qu'elles portent sur la tête un lourd panier chargé d'écailles lumineuses.

Singulière rencontre que celle de ces deux villes qui, de chaque côté de l'Europe, possèdent le même charme et la même langueur énervante. Jusqu'aux deux langues, le portugais et le roumain, qui ont des sonorités voisines.

Influence française

Et à Lisbonne, comme à Bucarest, la culture française tient un premier rang. Au Portugal, on lit plus de livres écrits en français que de livres écrits en portugais. La bourgeoisie et les intellectuels farcisent leur conversation d'expressions françaises. Toutes nos publications sont suivies par un public attentif et je me suis aperçu qu'on est davantage en courant, à Lisbonne, des mouvements littéraires ou artistiques français : les plus récents qu'on ne l'est à Lille ou à Bordeaux.

En juillet, sur la scène d'un théâtre roumain, hier, soir, sur la scène d'un théâtre portugais, j'ai vu le même personnage : un précieux ridicule, dont le grotesque résultait d'une imitation exagérée des manières parisiennes. Ce doit être un personnage qu'on rencontre souvent à Lisbonne et à Bucarest, si j'en juge par les rires qu'il déclençait dans la salle.

Reste à savoir quelle conclusion il faut tirer du fait que la civilisation française ait un rôle prédominant justement dans des pays qui ne jouent pas ou ne jouent pas un rôle très important sur la scène du monde et où par suite d'une communauté trop étroite avec des peuples exotiques, on conçoit la vie avec un peu trop de facilité (au moins dans les classes aisées) ?

Certes, ce n'est pas le voyageur français, qui reçoit à Lisbonne le plus chaleureux des accueils et la plus large hospitalité, qui s'en plaindra.

(A suivre.)

Roger VAILLAND.

Ces visuels ne sont pas tout à fait des fac-similis (des ajustements de mise en page l'imposaient). Mais j'émet le vœu qu'un affichage agrandi vous permette de lire ces textes presque « tels quels », dans « leur jus ». Dans ce cas, à quoi bon les retranscrire ? Pour les moteurs de recherche en ligne, pardine ! Et une meilleure facilité de lecture.

Cet article – « Par delà les dissensions politiques... » – daté du 14 novembre (paru le 16), reflète comment était conçue l'influence francophone à l'époque. Bien sûr, la tonalité est complaisante. La lectrice, le lecteur de *Paris-Soir* ne peut que se rengorger en lisant qu'à Lisbonne (ou Bucarest), sa langue est appréciée, qu'il ou elle sera bien accueilli-e. Mais foin d'ironie. Vailland n'est sans doute pas « cocardier » pour complaire à la rédaction en chef ou au lectorat, voire à l'« agence » culturelle du ministère des Affaires étrangères, l'Association française d'expansion et d'échanges artistiques, constituée en 1922 (future AFAA en 1934, dont saura tirer parti Lumbroso, impresario ami proche de Vailland, lequel l'accompagnera en tournée théâtrale en Égypte et au Proche-Orient).

L'autre caractéristique de cet article, c'est que Vailland se met en scène. Une dizaine de « je ». Vailland n'a pas encore l'aura d'un Joseph Kessel (qui a souvent droit à sa photo en médaillon et au surtitre « Grand reportage de Joseph Kessel »), mais cela dénote qu'il est en passe d'obtenir un statut similaire au sein de la rédaction. Il est beaucoup plus courant, en ces années, que le journaliste s'adresse directement aux lecteurs. Pour lesquels l'envoyé spécial à l'étranger évoque l'Armand Lavarède du roman de Paul d'Ivoi et Henri Chabrillat (1894) et ses adaptations cinématographiques (1913, 1927, il y en aura d'ultérieures), et des personnages romanesques de Gaston Leroux (*Rouletabille chez le Tsar* paraît en feuilleton en 1912) et d'autres.

Si, de nos jours, on trouve encore à l'occasion des reportages portant sur les « bars montants » belges, les maisons de passe allemandes ou les « filles » en vitrines des Pays-Bas, le ton est nettement plus distancié. Mais la loi portée par la controversée Marthe Richard et le Cartel d'action sociale et morale, c'est en 1946. Dans les années 1930, ce type de considérations sur les « maisons » de Séville ou Lisbonne offusque fort peu la plupart des lecteurs...

Ultime remarque : les *aficionados* de Vailland remarqueront ce profil qui « évoque les grands oiseaux des cultes des indigènes de l'Amérique » (ceux des totems). Vailland est aussi très conscient de son propre profil facial (et comme énoncé précédemment, ce fut un lecteur de Gobineau).

« PARIS-SOIR » AU PORTUGAL

Par de là les dissensions politiques

Lisbonne reste capitale d'Empire

et grand port de mer

(De notre envoyé spécial Roger VAILLAND)

Lisbonne, 14 novembre

Le voyageur qui erre dans Lisbonne oublie bien vite les dissensions (*sic*) politiques dont on lui fait le récit : il est dans l'ancienne capitale du plus grand empire colonial du monde et dans un port qui se place encore parmi les premiers : ce double aspect prévaut à ses yeux.

Métissage

Les visages des passants évoquent le passé conquérant. L'un a des cheveux crépus, l'autre les yeux en amande ; le profil de celui-ci évoque les grands oiseaux des cultes des indigènes de l'Amérique et le nez épâté de celui-là les totems africains : leurs ancêtres se marièrent à toutes les races du monde.

C'est dans leur sang même que les Portugais d'aujourd'hui trouvent le goût de l'exotisme. Ils n'ont besoin d'aucun snobisme pour aimer les rythmes africains [Note : très en vogue en France alors, et Vailland fréquente divers cabarets parisiens accueillant des groupes caraïbes et des noctambules huppés]. Et c'est la foule la plus populaire que j'ai vu passer à l'Exposition Industrielle, autour des danseurs nègres. Les yeux flambaient et les pieds s'agitaient : le tam-tam réveillait bien des souvenirs inconscients.

En particulier la nuit, Lisbonne unit la nonchalance des cités métisses à la violence des ports de mer.

Charme créole

À Mouraria, j'ai grimpé l'escalier, rude comme une échelle, d'une maison de femmes. Sans avoir de porte à ouvrir, je me suis retrouvé soudain dans une sorte de salon aux tentures lépreuses.

Deux sofas grasseyés se faisaient face, distants l'un de l'autre de quelques (*sic, ici adv.*) trois mètres. Deux marins portugais étaient assis sur l'un, deux femmes sur l'autre. Les marins regardaient les femmes, les femmes regardaient les marins.

De temps à autre, ils échangeaient quelques paroles, s'offraient des cigarettes. Cela durait depuis une heure et pouvait encore durer une heure. Ni les uns, ni les autres ne semblaient pressés de tirer le rideau qui, dans un coin, séparait le salon de l'étroite alcôve. Les jambes allongées, le buste détendu, un rien de narquois dans le sourire, les femmes, dans leur paresse, évoquaient les créoles des gravures d'il y a un siècle...

Les pauvrettes sont au théâtre

Un peu plus tard, je parcourais les rues de Bairro Alto. C'est la colline de la prostitution. Derrière chaque fenêtre, un rideau tiré et violemment éclairé sert d'enseigne. Je poussais une porte : le long des murs d'une pièce carrée, une douzaine d'hommes étaient assis comme les mères dans un bal de sous-préfecture : ils faisaient tapisserie.

Ils se tassèrent un peu pour nous faire place, à moi et à mes guides. Je les regardais : ils semblaient appartenir à toutes les classes sociales : ici des ouvriers (leurs mains étaient calleuses), là des employés de bureau (mains délicates, mais vêtements pauvres et mal coupés), ici un grand jeune homme aux cheveux lustrés, au teint mat, aux doigts longs et nerveux, très beau et d'une élégance un peu excessive.

Aucun d'eux ne parlait. Tous attendaient, les mains posées sur les genoux ou les bras croisés.

Je rompis le silence pour réclamer à boire. La « patronne » se précipita, confuse, et m'expliqua qu'il ne restait plus rien à boire dans la maison. Finalement, je m'inquiétais de l'existence des créatures pour lesquelles vraisemblablement tout ce monde était venu :

— Soyez patient, seigneur [Note : ici, Senhor, *équivalent de monsieur quand on s'adresse à une personne, cavalheiro est aussi employé pour « un monsieur »*], me dit-elle, soignez patient. Les pauvrettes s'ennuyaient et elles sont allées au théâtre. Ne vous fâchez pas : elles reviendront bientôt.

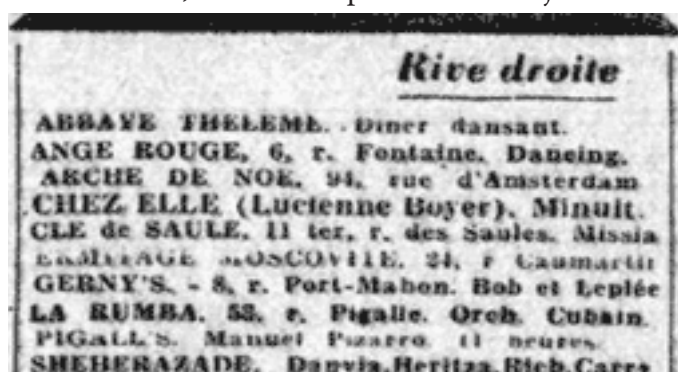
À Séville, d'où j'arrivais, les visiteurs eussent, d'indignation, mis le feu à la maison.

Une liqueur sucrée et traîtresse

Il éclate bien, de temps en temps, des rixes saignantes (*sic, saignantes ou sanglantes?*) dans les impasses de Bairro Alto. Ces marins étrangers sont si brutaux. Aussi, à chaque coin de rue, le gouvernement prévoyant a placé deux soldats, carabine au poing. Les malheureux factionnaires, pour abréger le temps, bavardent interminablement avec ce qu'on appelle à Lisbonne les « femmes demi-portes » : ce sont les prostituées de tout à fait bas étage qui appellent les passants de leur chambre séparée de la rue par une porte coupée à mi-hauteur. Et ils boivent d'heure en heure des petits verres de *ginginha* (Note : *en fait ginjinha ou ginja, qui n'est pas au gingembre, mais aux griottes, aux ginjas*) : c'est une liqueur sucrée, douce et traîtresse, qui a tout le charme amollissant de cette Lisbonne qui, ouverte sur tous les continents, n'est déjà plus tout à fait une capitale (*sic, capitale*) européenne.

Lisbonne, sœur de Bucarest

La ville qui me semble la plus proche de Lisbonne, c'est Bucarest, encore européenne mais déjà orientale.



Les gitanes roumaines, aussi sensuelles mais moins nerveuses que les gitanes andalouses, sont le pendant des belles marchandes de poisson qui parcourent, dès le matin, les rues de Lisbonne, pieds nus et le buste cambré, parce qu'elles portent sur la tête un lourd panier chargé d'écaillés lumineuses.

Singulière rencontre que celle de ces deux villes qui, de chaque côté de l'Europe, possèdent le même charme et la même langueur énervante. Jusqu'aux deux langues, le portugais et le roumain, qui ont des sonorités voisines.

Influence française

Et à Lisbonne, comme à Bucarest, la culture française tient un premier rang. Au Portugal, on lit plus de livres écrits en français que de livres écrits en portugais. La bourgeoisie et les intellectuels farcissent leur conversation d'expressions françaises. Toutes nos publications sont suivies par un public attentif et je me suis aperçu qu'on est davantage au courant, à Lisbonne, des mouvements littéraires ou artistiques français les plus récents qu'on ne l'est à Lille ou à Bordeaux.

En juillet, sur la scène d'un théâtre roumain, hier soir, sur la scène d'un théâtre portugais, j'ai vu le même personnage : un précieux ridicule, dont le grotesque résultait d'une imitation exagérée des manières parisiennes. Ce soit être un personnage qu'on rencontre souvent à Lisbonne et à Bucarest, si j'en juge par les rires qu'il déchaînait dans la salle.

Reste à savoir quelle conclusion il faut tirer du fait que la civilisation française ait un rôle prédominant justement dans des pays qui ne jouent pas ou ne jouent plus un rôle très important sur la scène du monde et où par la suite d'une communauté trop étroite avec des peuples exotiques, on conçoit la vie avec un peu trop de facilité (au moins dans les classes aisées) ?

Certes, ce n'est pas le voyageur français, qui reçoit à Lisbonne le plus chaleureux des accueils et la plus large hospitalité, qui s'en plaindra. (À suivre)

Roger VAILLAND

Le bouche-trou (à g.) provient de la même édition. On constate que La Rumba et son orchestre cubain sont en vogue (d'où l'allusion de Vailland dans ce texte). S'il subsiste des coquilles non signalées, il s'agit des miennes. J'ai éliminé de l'original les plus vénielles. On trouvait à l'époque davantage de coquilles que de fautes de syntaxe ; à présent, c'est l'inverse pour des raisons que, confraternellement, je ne développe pas... Le pataquès (§ « Influence française ») m'est resté indéchiffrable en dépit d'une pratique du marbre aux temps des Linotype Stempel et de la police Ionic et autres du *Legibility Group*. Originalité de ces articles (entre autres...) : rien sur les *el-vadores do Lavra, Gloria et da Bica*, en service depuis 1884 et 1892. C'en est même insolite... La plupart des journalistes étrangers en faisaient (et font) le plus souvent état.